

Quand vient l'étranger

Marc Mercier

Number 177, May–June 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/81942ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mercier, M. (2016). Quand vient l'étranger. *24 images*, (177), 42–43.

Quand vient l'étranger

par Marc Mercier



Crossings (2014)

Quand vient l'étranger (1958) est un texte du grand poète grec Yannis Ritsos qui résonne encore aujourd'hui, un hymne à la gloire du monde, de la vie et de la mort, une mort constamment apprivoisée grâce à l'intercession des femmes. Le poème commence ainsi: « À l'heure où nous restions enfermés dans la grande chambre aux miroirs recouverts, il arriva, Lui, en intrus, en étranger – que désirait-il? Nous, nous ne voulions ni voir ni entendre, nous ne voulions pas le reconnaître. » Petit à petit, les gens finiront par le voir et l'écouter et ne plus avoir peur.

C'est en Grèce qu'aujourd'hui se joue l'avenir de l'Europe. Immense camp de concentration de tous les maux du libéralisme économique, misère, noyades de réfugiés, assassinats d'étrangers... Certains rescapés montent vers le Nord et s'entassent à Calais avec l'espoir d'atteindre l'Angleterre. En mars, plusieurs d'entre eux se sont cousus les lèvres. Pendant ce temps, les politiciens européens font les singes, bouche cousue, yeux clos, oreilles bouchées. S'appuyant sur cette horrible abstraction qu'est l'*opinion publique*, libéraux et néofascistes attisent les braises d'un bûcher que l'on espérait à jamais éteint: le rejet du dissemblable.

Il existe, bien sûr, de formidables réseaux de solidarité, des gens de la société civile qui s'activent pour venir en aide aux réfugiés, quelques intellectuels qui nous informent et nous donnent à penser la situation internationale, des activistes qui ouvrent des voies pour que des combats puissent être menés collectivement. Et quelques artistes... Tous font figure d'exception.

D'abord, il nous faut ici graver dans le marbre le nom d'une photographe et vidéaste qui n'a jamais séparé son art d'un engagement

pour la justice et une libre circulation des individus, Leila Alaoui. Elle s'est rendue en ce début d'année au Burkina Faso pour mettre son talent au service d'une cause humanitaire. Comme vingt-neuf autres personnes, elle fut assassinée au nom d'une guerre qui comme toujours est menée au détriment des peuples, par des êtres pétris de ressentiment.

Dès l'annonce de cet atroce assassinat, j'ai commis un poème-manifeste:

« Pour Leila Alaoui

Des larmes qui ne sécheront pas / ILS ont assassiné une fleur /
mais pas son parfum / mais pas ses couleurs

ELLE était à Ouagadougou ce vendredi noir (15 janvier) / des
yeux magnifiques et un regard / profond à faire blémir toutes les
Joconde / une chevelure à faire rougir toutes les Vénus de Botticelli
/ Elle était immensément belle immensément jeune Comme si la
puissance de son travail d'artiste photographe et vidéaste avait choisi
de s'imprimer sur son propre corps

En 2014, les Instants Vidéo (Marseille) ont exposé son triptyque
Crossings



L'Egée ou le trou du cul de la mort (2014)

L'installation vidéo multi-écrans Crossings explore l'expérience des migrants subsahariens qui quittent leur pays dans l'espoir de trouver une vie meilleure. Filmée du point de vue imaginaire des migrants, l'installation mêle des voix off, des portraits statiques ainsi que des paysages vidéo reconstruits. C'est une expérience immersive dans la mémoire collective d'une minorité oubliée.

Nous envisageons des passerelles entre Marseille et l'espace d'exposition (Station) qu'elle avait créé avec son ami dans une ancienne usine à bois du quartier Jisr El Wati à Beyrouth. Nous avons été mis en relation grâce à la passeuse d'amitiés transfrontalières et hospitalières Claudine Dussollier.

ILS l'ont fauchée car ILS détestent la vie / ILS haïssent tout ce qu'elle est Femme libre, Métisse franco marocaine adoptée par le Liban / Trop sensible et trop intelligente à leurs yeux / Elle chantait en images des hymnes aux migrants / ELLE a attendu lundi soir (18 janvier) pour mourir / Ultime pied de nez à la bêtise humaine, une manière de dire aux tueurs *Ce n'est pas vous qui déciderez de l'heure de ma mort!* A ces analphabètes du cœur et de la raison, elle a donné une leçon d'étymologie : dans *agonie*, il y a *agon*, du grec *agônia* qui signifie assemblée, réunion, lutte, combat.

Nos larmes ne sécheront pas / nous irriguerons nos luttes et nos combats à venir / nous assemblerons des fleurs cosmopolites / nous ouvrirons toutes les frontières pour réunir les différences / Nous LEUR ferons détester notre agonie fleurissante et immortelle comme les fleurs

Et nous sommes magnifiques! Pour Leila Alaoui! »

Quelques semaines plus tard, je relis ces mots et je me dis, qu'avons nous fait pour qu'ILS détestent notre *agonie fleurissante*? Je cherche mes mots. Trop à dire ou plus envie de dire quoique ce soit. Et puis, je tombe sur cette vidéo de l'artiste grec Eleni Gioti : *L'Egée ou le trou du cul de la mort* (7'21 - 2014). Ma voix asphyxiée retrouve son souffle au travers des mots du poète Jazra Khaleed (originaire de Grozny, résidant à Athènes) que clame avec éclat Iasonas Panagiotopoulos. Un cri qui condamne les responsables de ces dizaines de milliers de naufragés aux abords de nos côtes méditerranéennes. Qui sont les coupables? Ne feignons pas de l'ignorer. Tous ceux qui activement ou passivement préservent un système économique qui fait de l'homme un objet de consommation. Ceux qui ont fermé les yeux quand l'Europe a assassiné la Grèce pour cause de dette. Ceux qui ne voient pas que ces êtres qui marchent (comme des milliers de Rimbaud, *la vraie vie est ailleurs*) du Sud vers le Nord (à l'inverse de Rimbaud) sont l'avenir de l'humanité.

Cette vidéo d'Eleni Gioti contient une puissance homérique puisqu'elle traduit une immense colère en un poème, aussi désespéré soit-il. On suit un étrange personnage dans différents endroits d'Athènes, presque burlesque, qui donne des instructions (à qui?) pour apprendre à enfiler correctement un gilet de sauvetage (un Noé contemporain?). Et puis, il y a ces « îles » grecques auxquelles le poète donne des noms évocateurs (en précisant à chaque fois une adresse où des immigrants furent récemment assassinés par des fascistes), « Accueil des immigrants illégaux », « Noyez les Syriens », « Catapultons les émigrés illégaux dans la galaxie », « Je nique ta race ». Un archipel de quartiers rouges du sang d'étrangers où le poète lance des assauts poétiques.

Ah Leila! Ton combat continue. Ceux qui t'ont prise pour cible ne valent pas mieux que ces faux démocrates qui font des Occidentaux des êtres haïssables. J'ai envie de crier : *Venez! Métissez-nous! Créolisez nos langages! Il n'y a jamais d'identité à soi constituée, mais une lutte sans cesse inachevée entre un devenir-soi et un devenir-autre, qui est le moteur même du devenir!* Quoi? Mon cri n'est pas aussitôt repris par une foule généreuse? Alors, j'insiste. Tenez, entendez celui-ci, poussé par cet artiste qui vit à Athènes, Jacques Spohr. Sa dernière vidéo s'intitule *L'état d'urgence 2016* (2'57 - 2016). Lisez son synopsis, on jurerait que c'est un film pornographique : « L'état d'urgence, ce n'est pas seulement une réalité cauchemardesque. C'est bien pire. C'est une superproduction française. L'état d'urgence, c'est dans ta vie. C'est interdit aux moins de 18 ans. Et c'est trop bien! ». Mais oui, c'est un film X! Quand la violence prend la place du langage, quand les préliminaires ne sont plus des caresses mais des sommations de jouissance, la société devient pornographique!

Oh, pardonne-moi Leila, d'avoir rapproché ton prénom de tant d'insanités. Toi, tu n'inspires que la joie de vivre. Nous assistons à la fin d'un monde, mais nous avons une confiance infinie en la vie. Si je m'étais retrouvé à la terrasse du café où tu fus mitraillée, je t'aurais raconté pourquoi j'ai cet optimisme insensé. Figure-toi qu'à l'instant où Jean-Luc Godard filmait la scène finale d'*À bout de souffle*, quand Belmondo rue Campagne Première expire, je pouvais mon premier cri dans une maternité quelques centaines de mètres plus loin. Ah, j'ai réussi à te faire rire. Chaque mort se métamorphose en vie. Pas besoin d'âme pour cela. Un film, un poème, une musique ou une peinture peut suffire pour que naisse une nouvelle destinée. Faut juste être là au bon moment pour se croiser. *Crossings*, veut bien dire *croisements*, n'est-ce pas? *Croisement*, c'est aussi de cela dont je parle quand je chante les métissages, conditions axiomatiques pour nous laver de la salissure identitaire qui donne la nausée. *Croisement*, c'est aussi ce qui arrive aux regards quand deux êtres sont à l'aurore d'un amour en devenir. Oui, voilà, nous y sommes, si nous cherchons obsessionnellement à habiter poétiquement le monde, c'est que nous sommes du parti de l'aurore même quand l'horreur s'impose à nous.

Revenons au poème de Ritsos : « Tout est à nous - dit l'étranger. Tout est à ce monde - et nos morts nous les portons en nous sans que l'espace rétrécisse, sans en être pour autant plus lourd - nous prolongeons leur vie par les galeries profondes et les racines désolées, leur propre vie, notre propre vie intacte dans le soleil. » 24